

À mon ami le *Major*,

Stéphane de Boysson

Kirst et sa colère

Barifer

ISBN : 979-10-424-1009-4

© Stéphane de Boysson

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Sibérie – 1949

« Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, ô
qu'il leur faudrait obéir de bon cœur. La nécessité et
les événements en sont infailliblement¹. »

Blaise Pascal

¹ Fragment hors Copies n° 8H-19T (recto).

Major Helmut Köning RK, 40 ans, chef de bataillon d'infanterie, munichois.

Hauptmann Joachim Kirst, RK EL, 30 ans, expert en démolition, berlinois.

Hauptmann Hans, dit Assi, Hehn, RK, 27 ans, pilote de chasse, *Staka*² à la JG 52.

Oberleutnant Freiherr Lothar von Meyer, RK, 29 ans, chef de compagnie à la Panzergrenadier Division Grossdeutschland, prussien.

Leutnant Josef Strauss, 25 ans, pilote de chasse bavarois, narrateur.

Leutnant Ivars Godmanis, 24 ans, artilleur letton.

Colonel Youri Smirnof, 49 ans, cadre du MGB³, commandant du camp de prisonniers.

² *Staffelkapitän*, chef d'escadrille.

³ La police politique est, selon la formule, « l'épée et le bouclier de la Révolution ». Elle prendra successivement le nom de Tchéka (1917-1922), Guépéou (1922-1934), NKVD (1934-1946), MGB (1946-1954), puis, après la mort de Staline, de KGB (Comité pour la sécurité de l'État). Son quartier général est à la Loubianka, à Moscou.

Introduction

En m'accoutumant à l'attente et à la souffrance, la guerre – celle que l'on saura, après coup, être la Seconde Guerre mondiale – avait été l'indispensable préparation à ma vie en Sibérie. Je plains les malheureux, pour la plupart soviétiques, qui ont été jetés sans transition dans les camps de la Kolyma. Beaucoup se sont laissés mourir. Le choc avait été trop brutal.

Durant mes trois années de guerre, j'avais appris à attendre, sans bouger ni penser. Les insensés s'imaginent que les temps de formation imposés aux recrues visent à leur apprendre le maniement des armes. Que nenni ! Les armes modernes ne nécessitent aucun apprentissage. Du moins les plus simples, celles qui sont confiées aux soldats. Pour les fusils et les mitrailleuses, il suffit de se tourner face à l'ennemi, de viser grossièrement, d'appuyer sur la détente et de recommencer... Pour les grenades, vous n'avez qu'à dégoupiller, compter jusqu'à six, avant de les projeter vers la cible. Avouez que ce n'est pas sorcier. Il fut un temps, lointain, où les guerriers étaient rares et précieux. Dès leur enfance, ils avaient appris le maniement du javelot, de la fronde ou de l'arc. C'est fini. Le guerrier de métier a cédé la place au soldat, un produit interchangeable et consommable, car levé en masse... Cette innovation de la

France révolutionnaire a été reprise par l'ensemble des nations « civilisées ».

Pour survivre, l'impétrant doit apprendre à obéir, à attendre et à se réjouir.

Obéir, fusse aux ordres les plus stupides. Un soldat obéit en toute circonstance. Soldats, oubliez toute notion de débat contradictoire ou d'objection de conscience. L'obéissance absolue constitue le socle des armées modernes. Obéir est nécessaire, mais insuffisant.

Attendre. La guerre, c'est 95 % d'attente, pour 4 % de mouvement et moins de 1 % de frénésie meurtrière. Attendre dans un fossé, un camion ou un wagon. Attendre sous la pluie, la mitraille ou un bombardement. Attendre sans penser, sans s'inquiéter du lendemain, sans réfléchir au tragique de sa situation. Le soldat fait confiance. En revêtant l'uniforme, il a abdiqué toute forme de volonté propre. Fermer les yeux, oublier le monde d'avant et tenter, si possible, de dormir. Dormir dans la boue, le sable ou la paille. Dormir debout, en marchant ou couché à même le sol.

Le pilote de chasse jouit de plus de confort. Il attend dans sa chambre, au mess, au pied de son avion ou, plus rarement, sanglé dans son cockpit. Il paie ce confort supplémentaire par une formation plus longue – comptez une année pour deux cent cinquante heures de vol – et la forte probabilité de brûler vif en traçant dans le ciel une belle et éphémère courbe de fumée noire.

Se réjouir. De quoi ? De petits bonheurs : une permission, une pose, un colis postal, un rab de soupe, un lot de chaussettes... Mieux encore, l'ancien se réjouit, par anticipation, d'une joie à venir. L'attente, même déçue, en décuple la valeur. Le plaisir du chocolat dans la bouche est fugace, alors que, si elle est entretenue, la joie de l'attente est durable.

Depuis quatre ans, j'étais détenu dans un camp de travail russe, quand j'appris mon transfert dans une prison à régime spécial. Tel un sac, j'ai été jeté dans un camion, puis dans un train qui a roulé une nuit au travers de la taïga. Dès son arrêt, j'ai été conduit dans un fourgon, pour finir dans une cellule, froide et nue. Le MGB est, par nature, pressé.

Le MGB aime surprendre. Un condamné ne maîtrise rien. J'avais voyagé les yeux bandés et les mains liées. Après deux jours d'attente, seul dans ma cellule ; un répit qui n'était pas désagréable pour un homme qui a survécu à des années de baraquements surpeuplés et a appris à ne plus se soucier de son avenir ; la porte s'ouvrit.

- Toi, le prisonnier !
 - Gardien.
 - Le colonel t'attend.
 - Maintenant ?
 - Non, tu es trop sale. Tu pues !
- Il a affecté un air dégoûté, ce maton surjouait.

– C’est vrai.

Un principe absolu : ici, ne jamais contredire un gardien, surtout s’il semble bien intentionné, s’exprime maladroitement dans votre langue et vous propose une douche.

– Tu vas te laver, t’épouiller et recevoir de l’Union soviétique une tenue propre. Tu es sale. Le peuple allemand est sale.

– C’est vrai.

– Suis-moi !

– Es-tu le matricule M-1354 ?

– Je le suis.

La bouche de l’interprète se tordit dans un vain rictus. Il tentait de rendre sa grimace engageante. Cet homme ne savait plus sourire. Sans doute, vivait-il ici depuis des années. Pauvre gars.

– Le colonel t’attend.

– Je sais.

– Dis-lui tout ce qu’il veut entendre. Ne le contrarie pas, il n’aime pas.

Je vous livre un second principe, tout aussi indispensable pour survivre dans un camp : ne jamais faire confiance à un interprète.

Nous avons quitté le quartier des prisonniers pour rejoindre, sous bonne garde, la direction du camp. Ici, les maisons étaient avenantes et les allées fleuries. J’avais la chance inouïe d’admirer les seules fleurs cultivées à des dizaines de kilomètres à la

ronde. Je profitai de ce court instant de vie civilisée et m'astreignis à mémoriser l'exquise forme d'une corolle rose tyrien et le mouvement inattendu d'une longue et brillante tige vert tendre veinée de rouge. Survivre à la prison exige des archives mémorielles, indispensables pour fuir la réalité. Ces simples fleurs aideraient à combler des semaines d'enfermement. Mais, déjà une porte se refermait sur moi. Le demi-dieu régnant sur ce bout d'enfer m'attendait.

Le colonel Smirnov n'avait pas le physique de l'emploi. Cet homme, qui tuait, torturait et affamait depuis des décennies, aurait pu passer, en civil, pour un brave et honnête directeur d'école secondaire. Probablement, l'aurait-il été sans la Révolution. Vous lui auriez confié vos enfants sans hésitation. Il pouvait avoir 50 ans. S'il avait pu être sportif, ce chef geôlier s'empâtait. Il se lança dans un long discours sur les mérites de son régiment disciplinaire. Transpirant à grosses gouttes, le traducteur peinait à suivre son débit. Il craignait manifestement d'omettre un élément important.

En vrac, je vous livre les principaux éléments des interrogatoires précédents. J'étais un criminel de guerre qui méritait la mort. Je le savais depuis mon jugement, prononcé il y a plus de deux ans. J'entendais cette formule tous les jours, du soir au matin. J'avais été jugé coupable et condamné, curieusement, à seulement cinq années de camp. Il est vrai que le climat sibérien est dur, les prisonniers n'y font pas de vieux os.

Si je voulais éviter de retourner dans les camps de travail, et donc survivre, il me suffisait de signer un papier, un simple papier. Je connaissais le fameux formulaire, il faisait de moi et de mes camarades des criminels de guerre. Or, je ne me sentais pas coupable... et, pour une raison qui m'étais alors inconnue, je résistais et refusais de le signer.

- Vas-tu signer ?
- Non.
- Tu es fou.
- Peut-être... Qu'ai-je à perdre ?
- Ta vie.

Résigné, je haussai les épaules. J'étais bien placé pour ne plus croire à leurs promesses. Je me plongeai dans l'observation d'un rosier. La plante était malingre, mais subsistait. Je lui en étais gré, le climat ne lui était pas favorable.

- Ce rosier donne quelques fleurs.
- Il a du mérite.
- Oui, mais il a signé. Tu signeras.

Surpris par le timbre inconnu de la voix, je relevai la tête. Le colonel parlait allemand. Logique avec lui-même, il congédia le larbin bilingue.

- Assieds-toi.

Je détestais cette fausse camaraderie et aurais préféré rester debout.

- Es-tu marié ?
- Non.
- C'est vrai, c'est écrit dans le dossier. Personne ne t'attend ?
- Personne, je suis libre comme l'air.
- N'as-tu donc pas de parents ?

– Mon père est mort. J’imagine que ma mère m’attend.

– Ne la fais pas attendre. Signe !

J’étais décidé à refuser. Ma mère savait attendre. Elle avait attendu mon père de 1915 à 1919... Mais, je n’éprouvais pas le besoin de le provoquer. J’avais appris à apprécier les vertus du silence.

– As-tu une fiancée ?

– Non.

– Ce n’est pas possible.

– J’en ai peut-être eu une... Mais, c’est fini.

J’étais plongé dans la contemplation silencieuse du rosier. Je comptai une fleur et quatre boutons. Les roses fanées avaient été délicatement coupées. Fallait-il y voir l’action des mains du directeur d’école ? Je tentais, sans succès, de l’imaginer taillant ses arbustes,

– Après quatre ans de guerre et autant de camp...

Cela peut se comprendre. Dans ton malheur, tu as de la chance.

J’étais curieux de savoir en quoi j’avais de la chance, mais je n’étais pas placé du bon côté du bureau, celui qui posait les questions. Je le laissai développer.

– Tu vois, je suis marié, mais ma femme refuse de s’installer ici. Elle préfère vivre à Moscou.

La conversation prenait un tour dangereux. Je ne voulais rien savoir de la vie sentimentale de ce tueur. Cet homme détenait le pouvoir de me faire exécuter sur un simple claquement de doigts. Il n’aurait même pas à se justifier. Ma vie ne comptait pas.

– Tu ne dis rien.

- *Herr* colonel, j'ai longuement été interrogé, dix fois, cent fois peut-être. Tout est porté dans mon dossier.
- Je sais. En revanche, j'ignore pourquoi tu m'as été affecté. Tu es un tout petit as. Pauvre petit sous-lieutenant aux douze victoires. Mes pensionnaires habituels sont plus prestigieux. Tu vas rejoindre de véritables héros nazis. Cependant, tu peux m'être utile. Ton rôle est de les convaincre de signer. Eux, ils en ont pris pour dix années, dix années renouvelables, ils ne quitteront jamais ce camp vivants, à moins de signer. Aide-les à signer. Je compte sur toi.
- J'essaierai.
- S'ils signent, je vous libérerai tous. Ça suffit pour aujourd'hui. Nous nous reverrons bientôt. Un soldat va te conduire vers tes nouveaux camarades.

Chapitre I – Une partie d'échecs

Un soldat débonnaire me tira brutalement de ma cellule, puis me mena face à une baraque en bois et tôle, un bâtiment typique de l'art militaire soviétique de la Seconde Guerre mondiale. Un garde déverrouilla de l'intérieur la porte et me projeta dans une petite salle chauffée – un luxe inconnu depuis des années – et sombre.

Il me fallut quelques secondes pour m'accoutumer à la pénombre. Assis sur des tabourets, deux hommes me dévisageaient. J'avais interrompu une partie d'échecs. Un soupçon d'éducation militaire me saisit, je subodorai être en présence de supérieurs : je claquai les talons de mes sabots et me présentai.

– *Leutnant* Josef Strauss, à vos ordres.

L'espace d'un instant, je me retrouvai au mess de l'escadrille. Je me souvins à temps de ma tenue de bagnard et je précisai.

– J'ai été pilote de chasse.

Le plus mince parut intéressé et lâcha.

– Où donc ?

– À la 4./JG 5.

À l'acuité de son regard, j'avais identifié un chasseur, un camarade.

- J’aimais bien Heinrich Ehrler⁴.
- Je dois beaucoup au *Major*.
- Sa fin est magnifique.
- Et tragique.
- Que lui est-il donc arrivé ?

J’avais oublié son partenaire, qui avait partie gagnée.

- Mon roi est en danger. *Leutnant*, je vous laisse raconter la fin héroïque de votre *Kommodore* au *Hauptmann* Kirst, du génie. Peut-être trouverais-je une solution pour mon roi ?
- J’en doute, il est mort. Je vous écoute jeune homme.

J’étais surpris par cette entrée en matière, mais j’avais appris à ne plus m’étonner de rien.

- À vos ordres. Le *Major* commandait l’escadre. Nous étions notamment chargés de défendre le *Tirpitz*. Le cuirassé était terré dans un fjord norvégien. L’affaire remonte à novembre 1944, j’ai oublié la date exacte. La marine nous a alertés trop tard. Les bombes de 6 tonnes eurent raison du colosse de 52 000 tonnes... qui chavira avec un millier de marins. Ça paraît impossible à croire.
- Pourquoi *Leutnant* ? Ce serait ignorer le pouvoir perforateur de l’explosif. Je me souviens de l’affaire. Goering était furieux.
- Fou de rage... Si vous me permettez. Le *Reichsmarschall* exigea un bouc émissaire. Le

⁴ *Major* Heinrich Ehrler (1917-4 avril 1945), RK EL, *Kommodore* de la JG 5, as aux 208 victoires aériennes.

Major a été condamné à mort. Le verdict a été commué en trois années de travaux forcés, une peine à purger après la guerre.

- Trois ans, une peccadille. Pour moins que cela, nous en avons pris pour dix ans.

L'aviateur intervint.

- Certes Joachim, mais pas par nos propres juges, nous avons été punis par les Soviétiques.
- Leurs méthodes se ressemblent, finis ton histoire. Comment est-il mort ?
- Ehrler a rejoint son vieil ami Theodor Weissenberger⁵, qui commandait la JG 7. Il a revendiqué une dizaine de victoires supplémentaires, mais le cœur n'y était plus. Son dernier message fut : « Théo, c'est Heinrich. J'ai abattu deux bombardiers. Je n'ai plus de munitions. Je vais percuter celui-là. Au revoir. On se reverra au Valhalla. »
- Je n'ai pas compris son geste. Je désapprouve le désespoir, lâcha le pilote inconnu.
- Qu'en penses-tu *Leutnant* ?
- J'ai appris à ne pas juger les gestes de mes supérieurs.
- Tout doux « soldat ». Ici, nous sommes tous des prisonniers, de vulgaires civils maltraités par des geôliers brutaux. Oublie le grade. Qu'en penses-tu Josef ? C'est bien ton prénom ?

⁵ *Major* Theodor Weissenberger (1914-1950), RK EL, *Kommodore* de la JG 7, as aux 208 victoires.

- Oui. Je n’aime pas son geste. J’ai peur du nihilisme. Il y a plus de courage à se battre qu’à se tuer.
- Peut-être... Quoique, quand on voit où cela nous a menés...
- J’ai interrompu votre partie.
- Kirst m’a encore battu, il est redoutable. Moi, qui pensais bien jouer.

Dépité, il se tourna vers l’officier du génie.

- Tu mènes 82 à 37.
- Avez-joué autant de parties ?
- Oui.
- Où trouvez-vous le temps ?

À cet instant, Kirst a ri. Un rire inattendu, frais et joyeux. Un son oublié, qui, tel un vent chaud annonciateur de débâcle, pénétrait par effraction dans des recoins oubliés de ma mémoire. Décidément, ce camp était différent des précédents.

- D’où viens-tu petit ?
- D’un camp de travail.
- Je comprends. Ici, c’est différent. Pour des raisons mystérieuses, les Russes respectent les conventions internationales. Bien que condamnés aux travaux forcés, nous en sommes dispensés. Ou presque. Nous entretenons les bâtiments, coupons du bois, vidons les poubelles, effectuons des travaux d’entretien. Tels de petits fonctionnaires, nous bénéficions d’horaires de bureau et donc du temps pour jouer.
- Je suis surpris.
- Tu peux. Joues-tu aux échecs ?
- Un peu.

- Très bien, dit-il, en rangeant les pièces.
- Le jeu est à vous ?
- Non, c'est un cadeau de Smirnof. Le colonel Smirnof, notre chef geôlier.
- Vraiment ?
- Oui. Ici, tout lui appartient, sauf nos consciences, et encore. Il aime à jouer l'inquisiteur. Il est tard, l'heure de se coucher. Nous disposons de cellules individuelles, minuscules, mais propres. Ils ne vont pas tarder à venir nous chercher et à nous y enfermer.

Une cellule individuelle, une salle commune chauffée, un jeu d'échecs... La vie d'avant pouvait-elle reprendre ? Kirst reprit la parole.

- Assi nous a présenté trop rapidement. Joachim Kirst, j'ai été capitaine et, avant cela, ingénieur chimiste. Je suis un expert en explosifs.

Son camarade tint à préciser.

- Joachim est trop modeste. S'il existait un classement mondial de la spécialité, comme pour nous, les pilotes de chasse, il appartiendrait, au minimum, au « Top 5 ».

Kirst ne joua pas au faux modeste.

- C'est possible. J'ai détruit de tout. Tout ce que l'homme a bâti, je l'ai fait sauter.
- Kirst a reçu les « feuilles de chêne », ce qui fait de lui le résident le plus décoré de notre petite communauté.
- On s'en moque. Ici, grades, décorations et autres fétiches guerriers, tout a disparu. Nous portons le même pyjama, été comme hiver, de jour comme

de nuit. Les orgueilleux guerriers germaines ont été vaincus. Peut-être, est-ce très bien ainsi.

- Doucement Kirst, tu vas inquiéter notre nouvel ami.
- Et vous ?
- Et moi ?
- Qui êtes-vous ?
- Bien sûr. Je suis le *Hauptmann* Hans Hehn. Un ancien de la JG 52.
- Je me souviens de vous. Vous étiez présent au baptême de notre promotion.

Hehn commandait un groupe de la meilleure escadre du *Reich*, il pouvait être titulaire d'une centaine de victoires, peut-être plus encore.

- C'est vrai, je parrainais un jeune cousin, Helmut. Le con.

Je me souvenais très bien de Helmut, un pilote doué qui appartenait, un temps, à mon escadrille. Il avait été tué mi-1944, je crois, par une nuée de Mustang. Déjà, le talent pur ne suffisait plus. Que voulait-il dire en le traitant de con ? J'étais trop fatigué pour me risquer à l'interroger. J'espérais me souvenir de la question le lendemain, ma mémoire vacillait. La faim me tenaillait... C'est Kirst qui intervint.

- Peux-tu préciser ta pensée ?
- Je lui avais déconseillé l'aviation. C'était trop tard, il n'avait aucune chance.
- Que voulait-il qu'il fasse d'autre ? Nous étions déjà tous condamnés. À part servir dans un quartier général... Peu importe, le petit a l'air épuisé. Quand as-tu dormi pour la dernière fois dans un lit ?

- Je ne sais plus.
- Alors, je te souhaite une bonne nuit. Tu nous raconteras ta guerre plus tard.
- Rien ne presse, ajouta Hehn.
- Non, tu as raison, à demain !
- Merci messieurs.
- Oublie le « messieurs ».

Soudain, Hehn se retourna.

- As-tu dîné ?
- Non.
- Crétin, pourquoi ne nous l’as-tu pas dit ?

Avec une inattendue touche d’humour, Kirst intervint.

- Pensais-tu que Sminorf l’avait invité à sa table ?
- Ça va ! N’en rajoute pas. Montre-lui sa cellule, je vais lui préparer une collation, il doit rester du pain et des cornichons, ça ira petit ?
- Parfait *Herr Hauptmann*... À quelle heure est l’appel ?
- On s’en occupe, ne t’inquiète pas. Ici, le règlement est passablement assoupli.